

de la colline, le chef du gouvernement, le chef de l'opposition, et qui donne à chacun d'eux une position également utile au pays.

Il y a là une grande consolation et aussi un grand stimulant pour nos hommes publics, stimulant qui nous vaut l'avantage de ne jamais manquer d'hommes pour présider à la direction du pays lorsqu'il s'agit de remplacer ceux qui succombent dans la grande lutte.

Il ne s'agit pas pour moi de tracer ici un portrait politique : je n'en ai pas le goût et d'ailleurs la direction ne me le permettrait pas ; il s'agit de parler d'un journaliste, d'un orateur et, surtout, d'un homme.

Tout le monde a rencontré Laurier soit à Montréal, soit à Québec ou à Ottawa, et personne n'a pu le croiser ou l'écouter sans se dire en lui-même : Voilà une tête.

Il y a quelques semaines à peine, l'auteur de ces lignes se trouvait dans l'immense hall de l'hôtel Windsor avec quelques voyageurs venus de France et qui passaient une journée à Montréal ; l'un de ces voyageurs n'était autre que M. Febvre, le vice-doyen de la Comédie-française, un physionomiste, je crois. Entre un groupe de politiciens que je salue au passage :

— Qui sont ces messieurs ? me demande Febvre.

— Ce sont plusieurs de nos hommes politiques importants.

— Le monsieur qui est dans le milieu a l'air bien distingué, me dit simplement Febvre.

Le monsieur du milieu était Laurier qui avait du premier coup frappé un ceil aussi exercé que celui de l'éminent sociétaire des Français.

Un fait étrange qui frappe profondément ceux qui connaissent bien M. Laurier, et qui ont également connu son prédécesseur sir John Macdonald, dont tout le monde admet aujourd'hui les hautes qualités et les puissants talents, c'est la sorte de travail d'assimilation qui s'est opéré entre la physionomie ou plutôt entre le masque de ces deux hommes. On dit souvent qu'entre époux, par exemple, il se produit à la longue, même dans les traits physiques, un décalque, un transport de particularités qui rend les personnages plus ou moins analogues et qui, par exemple, fait que le mari a l'air de ressembler à sa femme. Eh bien, l'on dirait presque que Laurier a si longtemps étudié son ancien adversaire, le jouteur adverse, qu'il a pris de ses traits, adopté de ses manières, de ses airs, même.

De fait, en ce moment il n'y a personne qui extérieurement ressemble plus à feu sir John Macdonald que M. Laurier. Les libéraux sont fiers qu'il ne lui ressemble pas autant intérieurement, et les conservateurs se réjouissent pour leur sécurité que la ressemblance s'arrête là ; puisqu'ils sont contents des deux côtés, je

ne vois pas pourquoi nous interviendrions pour donner une opinion qui ne pourrait satisfaire ni les uns ni les autres.

Comme tous nos hommes politiques, Laurier a fait du journalisme à peu près à toutes les étapes de sa carrière, et il lui arrive encore quelquefois de remettre la main à la plume pour doter notre presse, non pas seulement de travaux de grand penseur, mais encore d'articles de polémique alerte, vive et puissante lorsqu'une question se perd dans les sentiers battus. Les articles qui sont toujours d'une correction achevée, comme tout ce que fait M. Laurier, visent généralement au genre sensationnel. Cet homme toujours froid, calme et digne aime à tromper son monde dans quelques articles où la virulence et la tendance à l'effet trompent généralement le lecteur sur l'origine de l'œuvre. Rien ne ressemble moins à Laurier qu'un article politique de Laurier, et il est rare, sauf pour les initiés, que le lecteur mette son nom sur l'article qu'il glisse dans les journaux amis de sa cause.

Le fameux article de la *Caverne des quarante voleurs*, qui fit dans le temps tant de tapage et valut à son auteur la poursuite que l'on sait, est de ce genre, et si l'auteur n'avait pas eu la délicatesse de se dénoncer comme l'auteur de cette sanglante diatribe contre une organisation déplorable, personne aujourd'hui encore n'aurait songé à lui en attribuer la paternité.

L'étendue et la diversité des devoirs parlementaires empêchent naturellement M. Laurier de se livrer à des travaux de longue haleine, mais de temps en temps, encore, nous avons le plaisir de lire de lui des études profondément pensées sur quelques-uns des types qu'il affectionne, sur les modèles qu'il chérit ; mais c'est avant tout comme orateur que Laurier doit être jugé et qu'il se taille une physionomie à part.

Laurier est né orateur, comme l'on naît acteur, comme l'on naît peintre. *Le fabricant fit faber*, en forgeant on devient forgeron, n'existe pas pour le grand art de la parole pas plus que pour les autres arts, et il faut des dispositions innées pour atteindre les sommets réservés à quelques sujets d'élite. Un des caractéristiques de son talent est la facilité avec laquelle il le met à profit. Sous une enveloppe plutôt grêle, avec un tempérament qui n'a aucune apparence de robustesse ou de solidité même normale, Laurier arrive sans effort apparent à faire une dépense de force qui coûterait à des athlètes un plein entraînement.

Un discours comme celui qu'il a prononcé à la salle Windsor et au Parc Sohmer exige une consommation de force vitale dont n'ont pas la moindre idée ceux qui n'ont jamais été appelés à en faire l'essai. Et pourtant tout le monde a pu constater avec quelle aisance l'orateur est passé à travers cette expérience.